

Démonter les ressorts d'une emprise

La place du désempreneur dans une pragmatique du pouvoir

Francis Chateauraynaud

(GSPR, EHESS)

Retranscription de la séance du séminaire du 15 février 2008,

« Sociologie des alertes et des controverses », EHESS, Paris

animé par Francis Chateauraynaud et Jean-Michel Fourniau

Aujourd'hui la catégorie de harcèlement est une des plus utilisée pour traiter les conflits individuels du travail. On peut néanmoins trouver problématique qu'une catégorie psychologique, pour le moins discutable, se soit installée dans le droit, via le code pénal et le code du travail, et soit utilisée tous les jours, sans être questionnée par les sciences sociales, et par la plupart des militants critiques du capitalisme, qui la juge nécessaire à la défense des faibles, définis désormais comme des « harcelés ». Pour l'anecdote, j'avais trouvé en 1999 des tracts qui circulaient avec le slogan « harcelés de tous les pays unissez-vous ! » On ne peut plus dire « travailleurs », ça ne marche plus, car cela pose problème aux experts qui se veulent sérieux. Par contre les « harcelés » forme une nouvelle catégorie tout à fait évidente pour construire un discours public sur le travail. Pour mettre à distance cette psychologisation et comprendre ce qui se passe, il faut élaborer un cadre assez général auquel peut concourir une sociologie pragmatique de l'emprise.

Le visible et l'invisible

Une objection souvent faite à la sociologie pragmatique est qu'à force de travailler sur des choses visibles, sur ce qui se dit dans des arènes publiques, on passe à côté des relations sous-jacentes et des rapports de pouvoir qu'elles engendrent. L'idée de ce travail consiste à prendre au sérieux cette objection en disant : « prenons-la à la lettre, admettons qu'il y ait quelque chose derrière ! Essayons de voir dans quelles conditions épistémologiques, on peut décrire des arènes invisibles ». S'il y a des scènes invisibles, inaccessibles, à quelles conditions peut-on en construire une description plausible, autre que purement interprétative et projective ? Commençons par regarder le contexte qui se déploie depuis maintenant une dizaine d'années, avec une vision noire des relations de travail qui serait le pendant de la vision rose développée par les nouvelles théories du management : on a des gens sous pression, stressés, malades, des suicides en série ...ça commence avec Souffrance en France de Dejours, L'insécurité sociale de Castel, et plus récemment de Thébaud-Mony Travailler nuit gravement à la santé. On pourrait s'en tenir à une redescription des appareillages de dévoilement utilisés par ces auteurs, comme on pourrait s'en tenir à une analyse des outils de totalisation développés par exemple pour mesurer le stress au travail. Je propose d'aller plus loin avec une sociologie de l'emprise qui passe par la modélisation des asymétries de prise. Introduire une théorie du pouvoir dans la sociologie pragmatique c'est essayer de comprendre comment des prises deviennent asymétriques et produisent des tensions, des conflits ou des torts aux personnes et aux groupes. C'est se placer en quelque sorte en amont de la dénonciation pour mieux en déployer les ressorts. Il est décisif de relier la construction des asymétries à une phénoménologie – comment perçoit-on, comment détecte-t-on qu'on est pris et que c'est « grave » comme on dit. Cette idée que l'on peut être « pris » je la reprends au travail de Jeanne Favret-Saada, référence incontournable sur l'emprise. Comment est-on affecté et que perçoit-on des transformations d'une relation, quel type de tort ou de souffrance attribue-t-on à la relation pour qu'elle soit basculée en relation d'emprise ?

Tous ces processus engagent une subjectivité très forte – condamnant souvent ceux qui les éprouvent à être montrés du doigt ou à recevoir des quolibets du genre « tu deviens parano »,

« va sur le divan et ça ira mieux ». Or je soutiens la thèse selon laquelle il faut non seulement laisser une place à la subjectivité (voir les travaux de Yves Clot) mais que celle-ci est absolument nécessaire pour la révélation des systèmes de relations de pouvoir, autrement enfouies sous les routines ou sous les rhétoriques publiques. Comme le lanceur d'alerte qui entrevoit un processus potentiellement fatal, celui qui détecte une emprise doit surmonter la tension qui naît de la mise en rapport entre sa vision nécessairement subjective et la demande d'objectivation, de preuve et de recoupement formulée par les autres, même lorsqu'ils sont directement concernés. La subjectivité en question pointe sur une structure sociale, laquelle repose sur des processus d'emprise nécessaires au fonctionnement de multiples dispositifs, lesquels posent le problème du degré d'adhésion qu'ils supposent et du type de distance ou de déplacement qu'ils tolèrent. Sommes-nous de purs instruments ?

Comment les figures d'emprise surgissent dans l'espace public et suscitent des mobilisations. On peut prendre l'exemple des alertes sur les suicides au travail. Il s'agit typiquement de déplacer quelque chose qui restait subjectif, individualisé, lié à des tensions indécidables entre raisons personnelles et raisons professionnelles, névrose individuelle et stress lié au management, et d'en faire une cause collective. Cf Lasfargue qui construit le problème en inversant la « tendance Hirigoyen » qui « individualise et psychologise la souffrance mentale alors que nous affirmons avoir affaire à des pathologies professionnelles ». On a ainsi un champ de lutte qui s'est reconstitué autour de la santé au travail, à partir de deux schémas interprétatifs, l'un installant l'expertise psychologique au centre du tableau (« comment savoir si votre chef de bureau est un pervers ? », avec objectivation de traits réutilisés par la « folk psychology ») et l'autre tentant de reconquérir une sociologie du travail fondée sur l'idée de conflit – voir Le conflit en grève ?

Certains psychiatres n'hésitent pas à dire que toutes les luttes de pouvoir sont des affrontements entre des pervers et des paranoïaques (voir Clavreuil et cie ou encore Girard). La sociologie pragmatique qui est une sociologie constamment en chantier doit pouvoir proposer sinon une troisième voie entre psychologisation et sociologisation, du moins un regard transversal qui permet de tenir ces deux figures extrêmes comme des limites de son modèle. L'idée c'est de montrer comment se jouent les partages entre affects, percepts et concepts et comment ils sont mis en commun par les protagonistes au fil des épreuves qu'ils se font subir. L'objet consiste à regarder les rapports qui se forment entre les catégories disponibles pour parler de ses expériences, les lieux et les arènes dans lesquels les affects peuvent circuler et se mêler les uns aux autres – pour faire par exemple une colère, un collectif en colère ... - quand on a des « X en colère » comme par exemple des « infirmières en colère », cela veut dire que des affects ont été réunis dans un collectif.

S'il y a une face cachée des disputes, des controverses, des débats publics, il faut donc construire une métrologie du visible et de l'invisible, modifier nos instruments pour changer leur capacité de vision. On part de l'idée assez banale, que certains conflits, ou certaines tensions, ne parviennent pas au même degré d'explicitation publique que d'autres. Il y a un gradient lié à la trajectoire des causes – des causes constituées, des causes émergentes, des causes perdues – et tout le problème est de faire apparaître ce qui n'est pas encore perçu. La cause perdue comme la trace d'une cause qui n'a pas réussi à se structurer et à obtenir gain de cause.

La notion de harcèlement, empruntée au modèle anglo-saxon du « harassment », a été investie pour remplir un vide sociologique et juridique, et servir d'opérateur de publication de relations laissées à la sphère privée. Voir effet d'ouverture provoqué en 1999 par l'ouverture

des premiers forums sur le harcèlement professionnel : « vous pouvez raconter des choses qui autrement ne sont pas racontables ». On passait d'un modèle de transport dans la vie privée de toutes les tensions qui ne peuvent pas se dire publiquement à un modèle de fédération des traumatismes individuels et des histoires singulières, instances particulières d'une même structure liant un pervers à sa victime via les rapports hiérarchiques de travail.

La règle et la convention d'obéissance

Une discussion publique c'est une discussion dans laquelle les règles sont discutables, elles ont à la fois au fondement de la discursivité et du dialogue, et en même temps tout dialogue est capable de revenir sur les règles de la discussion. Dans nos débats publics on a donc une définition discursive et dialogique de la règle ce qui n'est pas celle que l'on trouve dans de nombreuses configurations. Situations dans lesquelles, pour les acteurs, une règle est une règle. Cf Harald Welzer (les Exécuteurs) et c'est ce rapport à la règle qui conduit à la banalisation du mal (voir Arendt puis Dejours). « Ce n'est pas moi qui le dit c'est la loi », ce genre de formule entre évidemment en tension avec la notion discursive de règle telle qu'on a tendance à la « banaliser » - c'est la « banalisation du bien » qui s'opère par la valorisation de la controverse et du débat, du primat donné aux arguments, aux arguments sur les règles, aux arguments sur les règles de l'argumentation, etc. En valorisant la partie discutée, on contribue à l'invisibilité de la face cachée, celle des règles non discutées et non discutables. Si on veut prendre au sérieux le basculement entre ce qui n'est pas discutable et ce qui est mis en discussion, il faut analyser les processus qui conduisent à « poser des questions », « prendre la parole », « rompre le silence » aussi précisément qu'on peut le faire pour des débats publics et des échanges d'arguments eux-mêmes. Evidemment, la sociologie des pratiques l'a vu très tôt : il n'y a pas seulement des automatismes dans l'application des règles, versus des critiques et des mises en discussion des règles, mais aussi de nombreuses formes de transgression silencieuse. Et cette transgression s'oppose aussi à la mise en cause publique des règles. On sait tous – normalement on l'a appris très jeune – transgresser silencieusement : il y a les règles et tout ce qu'on peut faire dessous, à côté, mais on ne touche pas à la règle. On peut renvoyer à de Certeau et à tous les travaux qui consistent à relever la ruse, l'écart, la transgression, le défaut comme la véritable expérience de la réalité puisqu'on est condamné à agir et penser dans les trous – voir le raisonnement de Wittgenstein sur « suivre une règle » et le type de régression à l'infini qu'engendre la question de l'évaluation de la mise en œuvre d'une règle qui suppose une règle d'évaluation des règles etc. Une solution consiste à chercher à tout prix une incarnation de la règle dans l'environnement de l'action, le fameux panneau indicateur, qui donne la bonne direction. La transgression est donc une des sources de la liberté de nos acteurs, il faut donc la prendre en compte, d'autant qu'elle est présente en filigrane dans les objections sur l'analyse des débats publics, ce qui se passe derrière, à côté, le non-dit, etc

Le modèle de départ doit donc partir d'un schéma assez simple : on a au centre un cadre ou un corps de règles – la sociologie, en partie sous l'effet des lectures de Goffman, a beaucoup abusé de « cadrage », « cadre », « cadrer » pour désigner l'ensemble de règles sur lesquelles les acteurs sont d'accord ; il y a ensuite un milieu sur lequel ce cadre s'applique et l'hypothèse que l'on peut faire c'est que c'est dans le milieu que se fabriquent les trous, les fissures, les déviations, car il y a toujours des choses qui ne sont pas dans le cadre, hors cadre, ou plutôt dans l'infra-monde, l'infra-cadre, ou l'infra-langage d'ailleurs c'est assez proche. Et le troisième étage qui est moins évident et qui est lié à cette capacité qu'ont certains acteurs, et

c'est l'objet de l'emprise, à se placer au-dessus des règles. C'est-à-dire de s'extraire du suivi strict d'une règle, soit pour l'examiner d'un point de vue transcendantal, en entamant une critique des règles en se plaçant au-dessus, soit pour les utiliser pour lier ceux qui croient à la pertinence des règles. Le mécanisme est là. Il a déjà été formulé dans plusieurs traditions, de La Boétie jusqu'à Weber ou d'autres. En gros, le pouvoir c'est essentiellement la possibilité d'utiliser les croyances des autres. Chez Foucault c'est un peu différent, c'est la capacité d'action sur l'action des autres. Mais ça passe toujours par une médiation : « j'incarne celui qui vous dit que vous suivez la bonne règle ou je vais vous dire qu'elle est la règle que vous devriez suivre ». Et donc cela suppose des entités capables de se déployer dans un monde qui n'est pas contenu dans le cadre, et d'en sortir par le haut. La notion de pouvoir n'a pas beaucoup de sens s'il n'y a pas cette capacité à agir sur le cadre par le haut.

Une fois que l'on s'est donné ce modèle minimal à trois étages, il faut le remettre dans une formule dynamique : car les univers de règles et d'obligations se transforment, parfois insensiblement ou de manière graduelle, de sorte que certains acteurs se trouvent liés sans avoir véritablement eu l'occasion d'entrevoir clairement les conséquences des transformations. C'est ce que montre Welzer sur les années 30 – et qui est assez bien connu : progressivement le sens des lois change et le fonctionnaire ou le policier de base finit par exécuter des ordres nazis en toute bonne conscience, comme tout ce qui a consisté à modifier les critères d'appartenance et de non-appartenance, les aryens et les autres, puis la mise en place d'un nouveau système de justification des normes qui peut être saisi par les acteurs, pour résoudre leurs problèmes pratiques, acteurs qui ne vont plus avoir besoin de fuir par le bas et se trouver bien dans le cadre puisqu'ils vont pouvoir parfaitement justifier ce qu'ils font. Ce n'est pas seulement parce qu'on serait ici sur un cas limite que la justification apparaît clairement non pas comme la solution mais comme le problème. Quand on vous fournit un cadre sociologique intitulé « de la justification », conçu pour être appliqué tout apprêté à des descriptions, on a un effet de théorie extrêmement dangereux. Parce qu'on voit bien qu'un des problèmes c'est : que parvenez-vous à faire faire à d'autres en leur donnant des raisons de le faire. Donc première définition de l'emprise : capacité à entretenir des acteurs dans la croyance en l'effectivité de règles, à les écarter de la discursivité des règles, et à limiter autant que possible les voies de sortie, de fuite. Il n'y a pas d'emprise si vous pouvez sortir à tout moment du cadre qui vous oblige. Cela suppose une résistance, une tenue de route du cadre qui vous tient.

L'emprise peut se concevoir comme une asymétrie dans le pouvoir d'exiger des comptes de la part d'autrui. Dans un système d'emprise, certains éléments du système vont pouvoir exiger des comptes et d'autres non. Il y a donc dans toute emprise une propension au monopole de l'impératif de justification ou de compte rendu, ce qui a des conséquences assez profondes. Car une emprise qui marche c'est lorsque des acteurs donnent spontanément des justifications avant qu'on leur ait demandé quoi que ce soit. Mettre l'autre en situation de rendre des comptes, c'est une bonne définition du pouvoir, a fortiori dans un monde post-weberien peuplé de bureaucraties, d', a fortiori dans un monde post-weberien peuplé de bureaucraties, d'organisations, dotées d'outils d'enregistrement, d'évaluation, de mesure face auxquels nous passons notre temps à rendre des comptes. Il suffit de regarder le budget temps d'un chercheur aujourd'hui pour voir qu'il passe son temps à jongler avec des dispositifs d'évaluation, qui vont de la soumission de projets à l'acceptation de publication, en passant par la gestion de son « portefeuille d'activités » comme disent les managers, et sans oublier les positions à défendre dans de multiples espaces, des communautés épistémiques jusqu'au tribunal de l'opinion – ça sert à quoi ce que vous faites avec l'argent du contribuable ? Voir le travail d'anticipation des attentes du « tyran » tel que le dépeint La Boétie.

La place de l'entrepreneur.

La mise en scène de ce méta-personnage répond au problème posé par l'idée que des principes, des cités, des biens supérieurs, agiraient par eux-mêmes comme systèmes de contraintes. Mais la place de l'entrepreneur n'existe pas sans les autres places du système d'emprise : c'est systémique comme on dit. C'est pourquoi l'entrepreneur est construit par ceux qui sont engagés, obligés, pris par le cadre. Il ne s'agit pas de substituer à une construction idéaliste – un monde justifié par des cités universelles – une vision paranoïaque, mais de commencer par identifier une structure, ou plutôt une matrice permettant d'engendrer des structures de pouvoir qui ont toutes un même air de famille. Il y a un moment hobbesien : la place de celui qui détient l'impératif de justification est constituée par ceux qui ont besoin de justifier leur action en prenant appui sur le cadre ; et la place de ceux qui se justifient est constituée en retour par celui ou ceux qui peuvent dire ce qui oblige et ce qui lie dans le cadre. Si on n'a que la « justification » pour comprendre on est mal parti puisque se dépendre c'est se défaire d'un impératif de justification.

Ce que je propose c'est d'étudier comment ce dispositif d'emprise peut entrer en crise, soit parce qu'il rend les gens fous, soit parce qu'il les contraint à déplacer les forces et à créer un espace critique pour modifier le jeu des contraintes publiques.

Cette proposition suppose de lier trois types d'outils intellectuels : un outillage structuraliste permettant de saisir un système actantiel, un système de places qui n'existent qu'en relation les unes avec les autres, l'entrepreneur n'existant pas sans empris, et l'empris sans monde extérieur incarné par ceux qui sont libres et échappent à la relation d'emprise – ce qui les dote d'une certaine dose d'ironie sur ce qui arrive à l'empris. (rapprochement avec ce que décrit Rémi Barbier) Ceux qui sont extérieurs peuvent alerter ceux qui sont à l'intérieur et qui sont pris : « prends de la distance » ; « arrête d'investir comme un malade » ... Exemple d'un cas de suicide au travail « ses collègues lui avaient pourtant répété, 'lâche, lâche prise ou tu vas péter un cable ». L'idée qu'il y a un tiers qui voit la relation d'emprise et surtout la contribution de celui qui se fait prendre est fondamentale. Sinon, il n'y a rien à voir : l'emprise n'existe pas s'il n'y a pas des acteurs qui la perçoivent et peuvent l'énoncer. Cela veut dire aussi qu'une des préoccupations de ceux qui se sentent pris c'est de chercher ce tiers, ce secouriste, ce secouriste moral qui peut aider à se dépendre (cf les 7 cas cliniques du texte de 2006, cas qui ont tous une propriété commune ce sont des cadres tous pris dans des organisations en tension entre une logique par projet et une bureaucratie tout à fait crozérienne). Dans tous ces cas, on voit des acteurs qui cherchent à échapper à une emprise ou en tout cas à reformuler leur relation à l'entrepreneur désigné. Donc une approche structuraliste, qui me porte à distinguer au moins 6 places : un observateur idéal (cela peut être à la limite la personne emprise elle-même, qui parvient à se cliver (voir les affaires de blogs ...)) ; le petit, le terme est encore trop moral je préfère le distayant, un mode sans distayant serait terriblement invivable, qui prend facilement le rôle de celui qui dédramatise ; celui qui est au cœur du dispositif et qui s'y trouve bien, adhère à ses valeurs et ses objectifs et fait preuve de loyauté ; celui qui occupe une position jumelle de la précédente mais qui souffre de la relation ou plutôt qui en voit les aspects négatifs, surtout en terme d'évolution ; l'entrepreneur, notion qui désigne la place construite par ceux qui agissent dans le cadre ; et la figure que j'emprunte à JFS et son désorceleur, le désentrepreneur. Ce ne sont que des places qui peuvent être prises par toutes sortes d'acteurs. Dans tout système d'emprise ces places vont être « instanciées » et

on voit que l'on s'éloigne fortement de la psychologie. Je n'ai absolument pas besoin de théorie de la personnalité pour faire tourner ce modèle.

Si on fait l'exercice de confrontation d'un personnage comme le « pervers » qui est au centre de la construction de Hirigoyen, on constate que le harceleur est un très mauvais entrepreneur. D'abord il se rend visible et il rend manifeste de manière négative les propriétés de l'emprise. Une emprise ce n'est pas du harcèlement : le harcèlement c'est la guêpe, un être qui ne vous laisse pas tranquille, qui se décrit lui-même comme harceleur. L'entrepreneur peut être totalement invisible ; sa place peut être tellement bien constituée que c'est Casino de Scorsese. C'est comme dans la mafia décrite par D. Gambetta, il y a une entité qui agit mais que vous ne parvenez jamais à attraper, chaque incarnation physique ou morale, car il peut s'agir de personnes morales, échappe au cahier des charges de l'entrepreneur ou ne l'incarne que partiellement ... Encore une fois il ne s'agit pas de recréer un univers paranoïaque mais de pousser jusqu'au bout l'intuition selon laquelle il y a du pouvoir – et s'il y a du pouvoir il y a un système de places qui résiste à une appréhension directe et transparente.

Ce moment structuraliste va être compensé ou complété dans l'analyse par un moment phénoménologique : tout ceci n'existe que parce qu'il y a des gens qui souffrent, qui la ramènent, qui se plaignent. Sans refaire du Ricoeur sur l'agent pâtissant, souffrant etc mais il y a à un moment donné un affect, une perception, un sentiment, une intuition ... une formule dont j'étais parti pour une conférence à un moment donné : « ce type je ne le sens pas » ou « ne pas sentir un milieu », il y a quelque chose qui ne va pas. Là on est dans une logique phénoménologique, on ne sait pas encore ce qu'il y a derrière. Dans le modèle de l'emprise c'est équivalent structurellement au lanceur d'alerte : un signe, je n'arrive pas à évacuer ce signe, ce signe porte quelque chose avec lui, ce signe est plus qu'un signe, ce signe renvoie l'idée que la relation est en train d'évoluer ou que quelque chose ne va pas bien, et que des échanges d'affects sont en train de se produire assez difficiles à saisir, et donc l'intuition prend en charge un travail d'interprétation sensible – on ne va pas rouvrir Bergson, Merleau-Ponty et aujourd'hui les sciences cognitives – il est clair que les émotions ou les sensations peuvent fonctionner comme des systèmes d'alerte – voir Livet même s'il en a une interprétation un peu différente, avec l'émotion comme opérateur de révision des croyances : mon émotion va être d'autant plus forte que je vais être mis face à la nécessité de réviser ce que je croyais. Dans le domaine des relations de travail, la rupture de la confiance née de ce genre de révisions. Qu'est-ce que la confiance du même coup ? C'est la capacité de construire un espace de variations des signes qui ne sortent jamais d'un univers partagé et qui ne le remettent pas en cause. On a beaucoup parlé de monde commun ... La défiance, c'est lorsque des signes commencent à faire masse, et qui en s'organisant portent à l'interprétation. Pourquoi en rire ou renvoyer ce traitement des signes à la subjectivité irrationnelle, alors que dans de multiples cas cela ne fait que rendre manifeste le fait qu'un acteur a eu accès de manière violente parfois à une vision d'ensemble du système mais sans pouvoir la formuler ? La collection de cas peut être immense et je dois dire que ça a pesé sur l'organisation de cette recherche, car on est tenté de suivre énormément de pistes et de retenir trop de cas de figure. Mais on voit bien le processus : à partir de quand vous détectez que votre patron de thèse est un sacré enfoiré ? Quelle est la symptomatologie ordinaire qui permet à un acteur de dire : « il y a un système, il y a quelque chose qui me fait du mal, qui provoque des choses, à qui en parler ? » Quelles formules trouver pour le rendre acceptable par d'autres et éviter le diagnostic psychopathologique : « toi, je connais une adresse d'hypnotiseur, prends des médicaments, fais quelque chose ! ». c'est tendance ... Je ne vais pas refaire du Ehrenberg mais hop on traite ça, la biologie a fait des progrès, ou comment tout recouvrir.

L'autre jour je lisais un entretien de Serge Leclaire interviewé sur l'évaluation de la recherche, et il agressait à fond les cognitivistes, pourquoi veulent-ils à tout prix tout quantifier, qu'ont-ils à cacher etc ... c'est bien une lutte entre deux réductionnismes, tout ça c'est quand même l'Œdipe derrière ou c'est le système neurobiologique qui permet au fond de discerner le fonctionnement des personnes. Quand vous avez ça qui s'organise comme mâchoire pour réduire tout ce qui se produit en matière d'affects humains, avec en plus une phase comportementaliste – on l'a vu récemment sur le comportement des enfants – en gros vous avez des gens qui plaident pour : un hyper codage des comportements puis on branche dessus d'un côté adn et fonctionnement cérébral (Dehaene), de l'autre psychopathologie lourde. On élimine le social, considéré comme une fausse réalité construite de toute pièce par le succès rhétorique des sciences sociales. Vous avez en gros des capacités d'adaptation qui varient d'un individu à l'autre et des espaces de mesure qui permettent d'intégrer ou de rejeter ces individus selon leurs performances, et tout ça peut s'inscrire dans des programmes de sciences dures.

Donc l'idée c'est de saisir le subjectif comme médiation essentielle permettant de déployer les formes d'organisation, de mobilisation, de déplacement que les acteurs peuvent produire. C'est remuscler les analyses de quelqu'un comme de Cerateau : il ne s'agit pas seulement de repérer des arts de fuir, d'aménager ou de retourner les contraintes d'un système mais de regarder comment les personnes et les groupes peuvent, ou non, construire une cause plausible : j'ai affaire à un système qui produit des effets dénonçables, ce qui n'est pas évident, puisqu'on retrouve les conditions de la dénonciation, il faut parvenir à établir des torts, des souffrances, des dommages, et quand c'est a priori très symbolique, très peu matérialisé, c'est compliqué, d'où les déplacements parfois extrêmes que produisent des acteurs pour rendre manifeste leur souffrance.

J'avais déjà mentionné le cas de ce cadre d'une grande multinationale qui avait appelé le PDG d'une cabine téléphonique et qui après avoir sorti ce qu'il avait sur le cœur comme on dit s'est tiré une balle dans la tête. On peut dire : cas pathologique lourd pas détecté, il faut améliorer les systèmes de détection ! C'est là que l'on quitte la rationalité ordinaire pour la démesure : car c'est exclure de l'analyse la production d'un système de relations sur et dans lesquelles agissent les personnes et le type de souffrance qu'engendre le fait de ne plus pouvoir agir sur les relations lorsqu'elles deviennent emprenantes. Une emprise, lorsqu'elle atteint son maximum, c'est aux limites de rupture.

Limites de résistance

Je propose de revenir un moment sur le fameux modèle d'Albert Hirschman. On peut dire il a déjà donné la solution dans son tryptique : exit / voice / loyalty. « Exit », c'est « je m'en vais avant que ça devienne dangereux pour moi, avant que ça tourne mal » ; il s'agit de se défaire de tous les liens ; c'est en soi fort intéressant, la démission, la rupture du contrat de travail, on peut travailler la rupture, l'anticiper, la négocier, et dans cette figure le droit peut prendre la place du désentrepreneur, surtout si on a un bon avocat. « Voice », c'est la prise de parole, on essaye d'enrôler, on descend dans la rue en homme-sandwich en disant « chez X on traite les gens comme des esclaves ! C'est pire qu'au XVIIIème siècle ! » etc, et le risque que prend la personne c'est évidemment d'entrer dans une affaire sans fin et de ne pas être soutenue (voir l'affaire Fronte). On a parlé lors des séances précédentes de l'importance des performances critiques dans les formes d'action et de mobilisation, certains types d'action s'usant plus vite

que d'autres – on pourra y revenir, faut-il faire une pétition électronique, occuper des locaux, entamer une grève de la faim, s'enchaîner devant le 54 du Boulevard Raspail ... la cause est-elle l'occasion de créer une forme d'action inédite etc ... Allez rue de Rivoli en face de Saint-Paul, vous avez des dames qui dorment dehors la nuit pour protester contre une décision liée à un conflit immobilier, elles ont installé tout un dispositif sur le trottoir ... Pour le passant c'est limite : est-ce une performance artistique ? S'agit-il de sdf un peu folles ? Est-ce une bonne cause ? Combien de temps vont-elles tenir ? Etc . On le voit, la prise de parole, « voice » connaît tout un tas de modalités, cela relève des répertoires d'action étudiés sur la longue durée par Charles Tilly ... l'engagement extrême des personnes est une des modalités dominantes lorsqu'il s'agit de briser un système d'emprise complètement verrouillé – et auquel le droit donne raison. Tenter de mobiliser ça a un coût, on peut développer différents modèles autour de ça, il y a une concurrence des causes – Hilgartner et Bosk l'ont bien montré dans l'article devenu classique « The Rise and Fall of Social Problems : A Public Arenas Model » (1988) – voir aussi la synthèse proposée par Erik Neveu dans sa Sociologie des mouvements sociaux (1996). Et « loyalty » c'est redoubler d'effort pour satisfaire la relation d'ordre.

Sans le détailler, je peux prendre l'exemple d'une cadre au sein d'une institution culturelle – dont l'histoire est racontée dans le texte de 2006 mais il s'agit de la suite, d'une nouvelle série d'épreuves plus récentes. Cette cadre en fait trop – tout son entourage le lui répète, lui dit qu'elle va « péter un câble », c'est l'expression consacrée dans ce genre de contexte – et à force d'en faire trop finit par commettre l'impair qui menace l'ensemble de l'organisation. Le directeur de l'institution culturelle en question reçoit une lettre d'un directeur d'une direction du ministère de tutelle qui dit : « l'intitulé du séminaire organisé par votre institution comme le rappelle le descriptif figurant sur la première page du prospectus annonçant cette manifestation ne va pas sans poser question. Le champ défini par l'intitulé est particulièrement large. Compte tenu des implications de ce sujet et dès lors que la D. est en relation constante avec les interlocuteurs concernés, il aurait été souhaitable que votre organisme prépare cette rencontre en lien avec mes services ... » La personne qui en fait trop, on lui a demandé de faire des formations, des séminaires sur ces formations, de la communication sur ces séminaires et ces formations, à un moment donné se retrouve prise dans une tension entre deux entités dont les rapports sont complexes. L'adresse de la lettre indique « Monsieur le directeur » et à la main « cher Laurent » ... c'est classique dans ce genre de rapport et cela manifeste le double cadrage de la relation, personnel (ce qui ne veut pas dire « domestique »), et institutionnel (ce qui ne se réduit pas à « industriel ») et en clôture : « veuillez agréer monsieur le directeur mes considérations les meilleures » et mention manuscrite : « la gestion de ces problèmes sociaux est délicate ! ». On rigole mais c'est bien l'expression d'un dispositif d'emprise. Réponse du directeur général de l'organisme en question au directeur de la D etc. : « Monsieur le directeur, cher Jean ..., votre récent courrier s'inquiète de la nature du séminaire organisé par X ... » Quand ce genre de conflit vous tombe dessus, alors que vous êtes dans l'hyper loyauté, vous n'en menez pas large en général ... « Si son intitulé et le descriptif sommaire qui l'accompagne peuvent laisser penser que nous nous immisçons dans le dialogue que l'Etat entretient avec les partenaires sociaux, et je vous prie de bien vouloir excuser cette maladresse, notre initiative visait concrètement une ambition bien plus limitée... » Vous voyez que, grandeur ou petitesse je n'en sais rien mais les acteurs vont se retrouver face au déplacement de l'impératif de justification. En gros il s'agissait de discuter dans un séminaire de la manière dont on formait les artistes à se fabriquer un cv etc, ce n'est pas méchant mais... « avec le conflit des intermittents vous vous rendez compte de la manière dont ça peut être interprété ? » Evidemment, il y avait un représentant de la CGT-spectacle dans le séminaire, etc... Et la personne va se retrouver à la

limite de « péter les plombs », elle va passer des semaines à ne parler que de ça, sa chef directe va lui « faire la morale » en lui disant qu'elle ne va pas bien en ce moment, qu'elle fatigue et qu'elle met la direction générale dans l'embarras etc. On parle souvent de « pression », de « faire pression » sur quelqu'un, là on voit se déployer dans les deux sens le mécanisme et on voit que la justification est un des ingrédients majeurs des relations de pouvoir qui sont en jeu. Evidemment, cette situation va être retenue dans le dossier de la personne. On l'avait vu avec Jobard lors de la séance sur les flics : le type qui fait une bavure il emmerde tout le monde, il obère comme on disait en vieux français. Et ce genre de débordement se produit alors qu'on est en situation de loyauté ... C'est là que la sociologie pragmatique intervient : la loyauté conduit très vite les acteurs à ce genre de tension ... lesquels sont suffisamment rationnels pour tenter d'y échapper ou de retourner les contraintes.

Loyauté	Rupture
Résistance	Dénonciation

Dans le modèle proposé par Hirschman, il manque une case : la résistance ; on reste, on renonce à la prise de parole publique, au moins pour un certain temps, elle est différée dans le temps sans pour autant rester dans la figure de la loyauté. On introduit, généralement en douce, en jouant sur des ressorts parallèles, une résistance.

Le système de places qui se joue dans le processus d'emprise et de libération n'a pas besoin d'être décrit par l'analyste en termes moraux : ce sont les protagonistes qui décident d'y mettre ou non de la morale. On ne sait pas ce qui est grand, petit ou misérable. Le système structural est rendu visible par un moment phénoménologique qui doit être replacé dans une trajectoire affective, parfois « ingérable » pour l'environnement proche, ce qui peut générer des catastrophes en série, en créant des feedbacks souvent destructeurs sur les personnes, et tout ceci passe par une série d'épreuves, qui supposent un cadre de description pragmatique, et dans lesquelles ce qui compte ce sont les procédés, les techniques, les méthodes, les ethnométhodes si on veut raffiner, utilisables par les personnes ou les groupes pour se déprendre, ou, soyons pragmatiques jusqu'au bout, pour réassurer les prises, en évitant le pire, c'est-à-dire la violence extrême – vous arrivez avec une kalachnikov ou un fusil lance-grenade et basculez dans la fameuse catégorie du « forcené » - mais la gamme des méthodes est très étendue et pas mal de situations sont vécues comme « violentes » par les protagonistes sans qu'il y ait effusion de sang – là-dessus la sociologie n'a pas à porter de jugement, on a vu au fil des séances comment l'action radicale doit être prise au sérieux au même titre que le débat public ou l'action en justice. Si les acteurs veulent en découdre et Démontez ... alors démonter un Mac do ça reste « gentil » ... mais on voit bien sur le dossier des plantes transgéniques, avec les faucheurs, que le passage à l'action radicale est très vite considéré comme hyper violent.

Question posée par Anne Bertrand. J'ai l'impression que tu utilises le même modèle pour les cas où on inflige un mauvais traitement et les cas où on en subit. Or ce n'est pas du tout la même chose. Quand tu parles d'une situation d'emprise et d'un empris, c'est quelqu'un qui se sent très mal à l'aise dans une configuration et qui va chercher à en sortir ; il se sent mal à l'aise parce qu'il fait l'objet d'un mauvais traitement...

Non , non je n'ai pas encore parlé de « mauvais traitement ». Je vois très bien ce que tu veux dire. Si on retire un certain nombre d'éléments du modèle : s'il n'y a pas d'observateur extérieur, su la tension sur la loyauté est vécue comme normale et n'incite pas à la résistance

et ne pousse pas aux limites de rupture avec le système qui te tombe sur la figure, l'emprise n'est pas décrite comme une emprise, c'est un pouvoir légitime et ça roule – et c' et ne pousse pas aux limites de rupture avec le système qui te tombe sur la figure, l'emprise n'est pas décrite comme une emprise, c'est un pouvoir légitime et ça roule – et c'est ce qui est au principe des figures de banalisation du mal précisément, on ne fait que son travail. L'objet de cet effort de modélisation ce n'est pas de discerner les bons et les méchants mais de saisir ce qui fait qu'à un moment donné s'opère un basculement et au lieu d'aller faire les marchés pour distribuer les tracts du Parti, tu dégages et tu declares que c'est tous des fous. C'est bien le changement de régime qui m'intéresse et donc il faut bien les deux. Ce qui est propre au pouvoir c'est la double face de la relation qu'il construit et sur laquelle il repose, double dimension bien vue par Michel Foucault. Je ne sais pas où commence le « mauvais traitement ». Se référer à un « mauvais traitement » c'est une façon de désigner la souffrance d'un des éléments du système, et on va mettre à la place de celui qui tenait la relation pour de bonnes raisons un méchant qui la tient pour de mauvaises raisons. Toute la problématique du pouvoir est là : on ne peut pas le penser que d'un côté ou de l'autre. Le pouvoir produit des choses dans lesquelles un tas d'acteurs peuvent s'y retrouver et le considérer comme légitime et le faire fonctionner tant qu'il fonctionne. La figure de la résistance c'est quand commence à émerger l'idée que le système produit sur des personnes, des groupes, voire des objets, des torts, des souffrances, des dommages qui sont inacceptables. C'est ce processus-là qui m'intéresse, mais il faut bien imaginer qu'il y a eu un état du système dans lequel les places étaient à peu près les mêmes et à quelques deltas près ... qu'est-ce qui fait déborder ? Parfois ce n'est rien du tout, c'est la goutte d'eau dit le bon sens, c'est une absence, c'est un mot de trop, c'est une loi de trop peut-être, mais on voit bien que le système était à son maximum de tension. C'est toute la question qui est adressée à la sociologie des controverses et des débats publics : comment prendre en compte ces processus-là si on ne regarde que les aspects procéduraux et délibératifs. Faut-il revenir à une conception dramaturgique, du type, c'est une scène de théâtre sur laquelle ils font tous semblant de débattre et d'argumenter, mais derrière ils sont tous à cran et près à s'entretuer – ou ils ont peur, ce qui revient au même.

L'idée c'est de désenclaver l'opinion subjective des personnes et de montrer qu'à un moment donné elles ont une vision du système. C'est ça une dépsychologisation, sinon on a des sujets plus ou moins sensibles, d'autres qui passent à travers et des méchants pervers qui exploitent ce qu'ils peuvent. Je n'ai pas du tout cette vision-là du management, qui consiste à faire de la cruauté un principe de gouvernement.

J'ai encore deux choses importantes à dire pour que ce soit bien clair. L'objet c'est de dire : il y a des scènes publiques que l'on peut décrire en les prenant à la lettre et la critique majeure des nouvelles sociologies depuis 20 ans c'est « mais enfin quand même derrière, il y a des stratégies, des intérêts et des rapports de force etc. ». Je dis : prenons au sérieux l'idée qu'il y ait d'autres scènes, la question c'est qu'est-ce qui les rend visibles ; je fais l'hypothèse que le moment où le sentiment d'être pris devient manifeste amorce la visibilité du système qui était caché, dans les termes de la sociologie pragmatique « première génération ». je vous signale au passage que Boltanski voulait appeler la collection ouverte chez Métailié : « la surface des choses » ... ce n'est pas passé, mais l'idée c'était de prendre à rebours les réflexes hérités des pensées du soupçon : il n'y a rien à dévoiler, circulez il y a tout à décrire ! C'est évidemment la période de radicalisation pour se frayer un chemin, créer une polarité dans un champ. Et ce n'est pas seulement Boltanski, certains ethnométhodologues, sociologues des sciences ou des interactionnistes ont eu des postures radicales. On va voir ce que ça peut produire lors de la séance avec Yves Gingras. Donc cette figure de l'entrepreneur c'est une place dans un système de relations évolutives qui n'a pas plus d'existence concrète que le lanceur d'alerte ou le

dénonciateur. Il n'y a pas les « dénonciateurs » ! Si, si ils habitent tous dans le XXème arrondissement ! C'est absurde, comme serait absurde de dire qu'il y a un taux supérieur d'entrepreneurs dans le 7è et le 8è ... ou à Neuilly ! Non ils sont au Château ... le Château c'est l'expression utilisée par le Canard enchaîné pour désigner l'Elysée mais c'est aussi un grand texte de Kafka sur l'inaccessibilité, sur la quête qui consiste à vouloir confronter le lieu du pouvoir ... Le pouvoir est une place qu'il est toujours phénoménologiquement difficile de rendre tangible... on parle des arcanes du pouvoir, de ses coulisses. La figure de l'entrepreneur a une fonction logique analogue à celle du lanceur d'alerte pour les risques : un système de pouvoir est révélé, est rendu visible, plus ou moins graduellement, plus ou moins violemment, pour ceux qui l'éprouve, et ce qui m'intéresse c'est de savoir à quelles conditions, selon quelles modalités, il est rendu perceptible pour d'autres.

Ce qui est intéressant ce sont les conséquences de ce modèle. Cela donne quatre ressorts fondamentaux de l'emprise particulièrement importants à regarder. Une emprise peut être absolument totale. J'avais un peu regardé les travaux des spécialistes de l'union soviétique – je vous renvoie à la lettre de Boukharine à Staline éditée par Nicolas Werth, lettre émouvante où il essaie de sortir « par le haut », avec une déclaration d'amour alors qu'il est condamné à mort, « tout ce que j'ai fait j'y crois toujours », il affirme maintenir le système de croyances jusqu'au bout. Donc une emprise réussie est une emprise dont on ne sortira plus jamais même si c'est pour tenter d'en finir. Il faut lire Un destin si funeste de Roustang ... Il est le premier à dénoncer de façon publique et argumentée la manière dont fonctionne l'école de la cause freudienne en France. Le coût de la dénonciation du système d'emprise lacanien est énorme. Il faut lire aussi l'issue de processus que l'on trouve dans La fin de la plainte. Comment en sortir vraiment, c'est-à-dire d'arrêter de ressasser ad vitam aeternam, jusqu'à son dernier souffle, le fait que l'on a été pris. Bon c'est du niveau de La Fontaine : imaginez que le corbeau non seulement se fait avoir mais raconte jusqu'à la fin qu'il en veut au renard ... on en rigole bien sûr ... cela dit je rappelle que Nietzsche et la philosophie de Deleuze c'est là-dessus, c'est la figure de l'homme du ressentiment, celui qui s'est tellement fait avoir qu'il n'arrive plus à sortir de son histoire, il la refait, la raconte, trouver constamment des affaires semblables, emmerder les autres avec ça, ce qui peut contribuer à sa marginalisation. Quand on rend visible un système de pouvoirs, la première épreuve c'est, on l'a vu, de convaincre les autres des enjeux associés à ça, parce que sinon la réaction naturelle des autres consiste à dire « exit » : si tu ne supportes pas tu t'en vas », pour « voice » il faut trouver les alliés qui sont intéressés par le cas – je mets en série les suicides au travail, j'ai besoin de votre témoignage - , la « résistance », trouver des alliés dans la résistance c'est toute une affaire : pour résister il faut redescendre dans l'infra-monde, exploiter les trous – regardez les témoignages de ceux qui ont connu des systèmes totalitaires, n que ce soit dans les pays de l'est, en Amérique latine ou ailleurs, comment on utilise les trous, sans métaphore, les chiottes par exemple, il y a toujours des moyens de reconstruire un monde et de communiquer pour organiser la résistance. Mais on voit bien que c'est un travail, qui suppose un accord sur le système des places, sinon, qu'est-ce qui me prouve que je n'ai pas affaire à une taupe qui vient précisément me chercher dans les recoins ou replus pour me prendre en flagrant délit – voir entre autres, La vie des autres ... Il y a une paranoïa latente qui fait partie de l'apprentissage de la résistance et extrêmement violente à traverser. Et ça c'est beaucoup plus intéressant que l'héroïsation, c'est regarder comment on parvient à rendre fiable des indications sensibles. Ce que fait un acte de résistance, c'est d'abord contraindre les acteurs à passer par le niveau perceptuel, à être hyper attentif à des choses qu'en temps ordinaire on ne regarde pas ou seulement localement sans dispositif intentionnel engageant d'autres acteurs. « Tiens, pourquoi il se gratte le nez celui-là ? » Regardez le texte Ethnographie de l'action de Piette qui montre comment dans les bords du dispositif social qui structure une scène publique – une

messe par exemple – il se passe des choses. Et donc identifier tout ce qui se passe dans les bords, c'est à la fois développer une compréhension du degré d'emprise du système social, de l'organisation, et du type de marge de manœuvre dont on dispose, permettant d'effectuer des petits déplacements ...

Question d'une participante : La résistance j'ai du mal à voir si pour vous c'est forcément une action collective ... Pour moi quand ça devient collectif ça se rapproche de « voice » ...

Oui mais c'est une « voice » qui n'est pas publique, ou partiellement. C'est un état intermédiaire qu'il faut décrire dans son mouvement. Si on prend la résistance une fois qu'elle a sorti la tête et qu'elle a ses canaux officiels, voire sa « vitrine légale » comme on dit ... peut-on réduire la résistance à la série des appels du général de Gaulle ? C'est aussi et surtout sur le terrain le basculement graduel d'acteurs qui opèrent dans une zone grise, qui cherchent leurs appuis, aux prises avec une véritable incertitude et qui doivent s'identifier les uns les autres avant de former un groupe clairement constitué. Il y a tout un processus, et surtout dans les univers aussi compliqués que sont les univers d'entreprise, les grandes organisations, comment s'opère le glissement par lequel une direction n'est plus suivie ou perd progressivement ses appuis – personne ne dit rien mais nombreux sont ceux qui commencent à penser que la direction débloque puis des conversations ont lieu, puis des initiatives ou des tests, etc. et tout à coup lors d'un conseil d'administration, un comité de direction se retrouve minoritaire ou mis en cause ... Prenons l'exemple de la direction d'une institution universitaire qui expose l'avancement d'un dossier de déménagement ... des gens parlent entre eux dans les coins pendant son discours. Normalement la direction va détecter qu'il y a un mouvement de résistance et tenter de l'enrayer en incorporant, via des raisonnements plus ou moins compliqués, voire des contrefactuels (si on ne fait pas X alors il y aura Y) ... ce sont ces mouvements qui intéressent le régime intitulé « résistance » : dans la prise de parole les rapports de force, les acteurs et les arguments s'explicitent, s'exposent, se mesurent – et l'on retrouve bien nos arènes publiques. Il y a donc des processus décisifs, assez subtils, à décrire, dans lesquels se développent des potentiels, et il ne faut pas labelliser a priori la résistance comme le produit de l'action d'un groupe constitué, généralement de celui qui va se voir attribuer en sortie la prise en main du mouvement. Mais revenons aux ressorts de l'emprise qui forment le cœur de mon argument.

Quatre ressorts fondamentaux de l'emprise

Une emprise peut s'appuyer sur différents ressorts, quatre formes de relations qui produisent du pouvoir et, d'une certaine manière, une emprise totale réalise la synthèse organisée de ces différents ressorts.

Le premier ressort c'est la **justification** – ce que j'ai appelé la « compulsion de justification ». Si, dans un cadre social donné, se justifier est naturel et rendre des comptes est normal, s'il est parfaitement rationnel de donner aux autres des raisons de faire ce que l'on fait, la fonction d'emprise a pour propriété de se déployer en suivant la tendance ou la propension à se justifier rendue manifeste par les personnes. Autrement dit, un entrepreneur, même basique, va utiliser la tendance à se justifier manifestée par sa cible, laquelle va d'une certaine manière se lier elle-même. Cela s'explique assez simplement : quand vous entrez dans un processus de

justification, vous rendez visibles vos forces et vos faiblesses, vos alliances et vos mésalliances, et surtout vos croyances et vos valeurs, et vous donnez prise. Et l'emprise c'est avoir prise sur l'autre de manière asymétrique. D'où le mot d'ordre que j'avais lancé à une époque et que certains ont pu tester et faire fonctionner : ne jamais se justifier tant qu'on ne l'a pas demandé ; ce n'est pas évident quand on regarde car on a tendance à donner des raisons – en vertu de degré auquel il importe d'apparaître rationnel, tant en finalité qu'en valeur – à avoir besoin d'être dans son droit, de donner de bonnes raisons d'avoir fait ce qu'on a fait, ou d'avoir tel projet, alors que personne ne demande rien ou pas encore. Alors il y a des situations où ça ne structure pas et ne porte à aucune conséquence car il n'y a pas d'enjeu, le système de places de pouvoir n'est pas activé, c'est la figure de la rencontre : dans une rencontre il n'y a pas d'enjeu, ... donc on peut tout raconter ... On a tous fait cette expérience de raconter des trucs à des inconnus qu'on ne raconterait pas à des très proches et encore moins à son psychanalyste. Mais la rencontre peut donner lieu à une série de rencontre, et peut aussi être un piège. Donc je fais l'hypothèse que la compulsion de justification est un des ressorts majeurs de l'emprise. Est-ce un ressort psychologique ? Non dès lors que la justification est une activité sociale, décisive pour la civilité et la vie publique. Mais on peut dire, n'exagérons rien en fait c'est l'exploitation du « sentiment de culpabilité » qui est derrière. La « culpabilité » c'est compliqué parce que, outre le background psychanalytique etc, ça suppose une faute, or il n'y a pas nécessairement de notion de faute dans la notion de justification.

Deuxième ressort : le **besoin de reconnaissance**. Celui ou ceux qui rendent manifeste un besoin de reconnaissance constitue fortement la place de l'entrepreneur, à travers celui qui va faire une offre de reconnaissance – viens travailler pour moi et je reconnaîtrai la valeur de ton travail pas comme les méchants exploités auxquels tu as affaire – ou celui qui détient l'autorité sur un acte de reconnaissance, celui qui a le pouvoir de dire « oui vous êtes un chercheur intéressant » Alors, deuxième règle pragmatique : réfléchir avant d'exprimer un besoin de reconnaissance. Ça a l'air trivial, mais c'est fondamental, surtout si vous prenez les choses de manière systémique en combinant les différents ressorts ... Alors qu'est-ce que ça veut dire « être reconnu », quel type de reconnaissance je vise et surtout sur quoi je vais appuyer. Evidemment, on peut m'objecter : ce que vous racontez, c'est le surhomme qui se débarrasse de toutes les fadaïses judéo-chrétiennes et qui accouche généralement d'un monstre. Non parce qu'il y a encore deux ressorts qui eux sont beaucoup plus difficiles à lever.

Le troisième ressort, c'est l'ancrage des outils d'**évaluation** dans l'activité, c'est-à-dire que vous ne pouvez pas échapper à l'encodage de votre activité. Par exemple des machines encodent le nombre de clics que vous faites sur tels et tels liens. Quand l'évaluation devient immanente à l'activité, vous ne pouvez plus vous en déprendre puisqu'elle est constitutive de votre activité – ça commence avec la pointeuse par exemple. Evidemment un entrepreneur déterminé va essayé d'encoder vos activités, pour en avoir le contrôle. Ce processus d'encodage marche dans tout un tas de figures et pas seulement le travail. J'ai particulièrement traité un cas chronique de délire de jalousie qui rend visible cet aspect : vous avez besoin d'avoir une visibilité, une transparence totale de l'activité de l'autre. C'est le cas d'une personne qui demande les tickets de métro, surveille les communications téléphoniques, l'usage du mail par son conjoint, le kilométrage de la voiture, recoupe en vérifiant dans l'agenda, qui installe un système de recoupement activé en permanence, afin de repérer des espaces-temps passés inaperçus dans lesquels l'autre aurait rompu la confiance ou caché quelque chose – en l'occurrence quelqu'un d'autre. On voit bien à partir de ce type de figure extrême que la manière dont on traite les indices dans la vie ordinaire c'est entre « rien à faire,

ça n'a pas de sens » et un souci, une préoccupation qui peut conduire vers une configuration nouvelle et révéler un système qui n'était pas visible. Donc l'évaluation, ça n'a rien de « scientifique » en soi comme on essaye de nous le faire croire aujourd'hui, ça sert essentiellement à ça : à pouvoir tracer de manière extrêmement précise les activités de l'autre et ça se boucle. Si vous voulez être reconnu par une instance, il faut entrer dans ses critères d'évaluation et donc que vous rendiez des comptes, justifier ce que vous faites. Lorsque les tris ressorts commencent à fonctionner, vous voilà bien pris ! Cela dit, on peut trouver ça très bien, c'est sécurisant au possible ce genre de système, on peut même s'y éclater complètement. Là je décris ça froidement comme des ressorts sur lesquels peuvent jouer un entrepreneur, comme des facteurs d'emprise. Une fois que l'on a déployer ces ressorts on peut privilégier ou non le point de vue machiavélique de celui qui cherche à ligoter les autres, après la question de savoir si la cible prend son pied en étant ligotée, c'est presque secondaire. « Presque » parce que la rébellion évidemment est ce qui m'intéresse en particulier.

Il y a un quatrième ressort, qui est aujourd'hui central et par trop inaperçu – et qui provient de ce qu'on pourrait appeler l'« erreur du connexionnisme », au sens de la « cité connexionniste », laquelle parle assez peu des réseaux de neurones mais surtout de l'**art de lier** les autres pour de bonnes raisons. Repartons de ceci : on accepte en sciences sociales cette prémisse selon laquelle dans tout échange humain, il y a du don et du contre-don – lisez la revue du Mauss en cas de doute, vous serez facilement convaincus que les acteurs ne peuvent pas être intéressés tout le temps, et même s'ils le sont tendanciellement, ils se trouvent pris dans des cycles d'échange qui dépassent le seul modèle marchand. Si je demande à Jean-Michel de me donner l'adresse de machin, il ne va pas me la refuser, réciproquement si ce soir il me demande le mail de truc, je le lui donnerai etc. Le problème, c'est dès lors que l'on applique la logique du don et du contre-don à des réseaux, à des échanges de liens ou de nœuds, c'est-à-dire que l'on active une relation d'accessibilité : « ah mais je connais très bien ... disons ... le président de l'Inra » ou « l'épouse du président de l'Inra » , ou « le cousin de l'ex du président de l'Inra », là je passe par des liens familiaux mais ça peut être « je fais du squash avec X je peux lui en dire un mot », on m'a fait le coup à New York « je fais du squash avec le directeur du département de sociologie, je vais essayer de te faire inviter », je peux ressortir les mails, mais à ce jour je n'ai jamais été invité à Columbia [rires], on voit bien qu'il y a comme ça des ressorts que l'on peut faire valoir et qui sont décrits et modélisés par la sociologie des réseaux sociaux. Même sdf – en étendant le modèle du réseau jusqu'au bout - on a accès à des ressources en réseau : les habitués d'un coin, les gens du samu social, que sais-je ... Plus formellement, on est impliqués dans des réseaux, des partenariats, un atelier par ci, un séminaire par là, un groupe de travail à l'AFS « Justement tu ne connais pas X qui est à la commission 36 du ... » Ok tout le monde voit, même si je ne crois pas que la notion de « capital social » soit exploitable directement pour nos affaires d'emprise, admettons que ce soit ce dont il s'agit : du calcul sur des liens et les degrés d'accessibilité ou les coûts d'activation. Cela peut être extrêmement hétérogène d'où le caractère flou du mode de calcul. Alors l'asymétrie se construit sur ceci : « je te donne accès au réseau mais en échange de quelque chose » C'est logique. Le marchandage peut être plus ou moins tacite, il peut être plus ou moins complexe, mais on a souvent affaire à ce genre de figure « je t'ai fait accéder à tel réseau ». Or ce processus est loin d'être innocent et prémuni contre les facteurs d'emprise. Pourquoi ? Parce que le réseau auquel va vous donner accès X ou Y, les points d'accès il les a depuis longtemps, ou en tout cas ils ne lui coûtent pas grand-chose, mais vous vous allez payer assez cher l'accès : si X a accès depuis fort longtemps à tel type de nœud ou de lien, de « relation » comme on dit, vous y donner accès ne lui coûte presque rien, mais pour vous c'est tout ou presque tout, et donc vous allez beaucoup donner pour y avoir accès. Et donc il y a une asymétrie énorme, et si on maintient la logique

don/dette, vous allez vous endetter considérablement pour quelque chose qui ne coûte pratiquement rien à celui qui y a accès.

Et donc si vous êtes capable de lier dans un dispositif, compulsion de justification – « voilà quelqu'un dont je peux être sûr qu'il me rendra des comptes lorsque j'en aurai besoin » -, besoin de reconnaissance – vous avez des personnes qui vont beaucoup donner parce qu'il leur faut une place -, des outils d'évaluation ancrés dans une activité, outils qui permettent d'avoir un retour par des procédés objectivés, et crée un système d'échange de liens faibles, non pas un simulacre car c'est véritablement de l'échange (« je t'ai donné ce contact, je t'ai fait connaître machin, grâce à moi tu es allé au Canada ... », c'est très difficile à dénoncer de l'intérieur de la relation ...), quand vous avez construit ce dispositif vous avez une emprise réussie, c'est-à-dire que le coût pour s'en défaire va être extrêmement élevé. Et donc la violence, à la fois du vécu et des épreuves qui attendent ceux qui vont vouloir s'en sortir est très forte. C'est là que l'on retrouve le cadran des possibles : est-ce que je m'évade – encore faut-il pouvoir le faire -, est-ce que je trouve des alliés et que je construis un problème public – par exemple, le mandarinat et l'exploitation des chercheurs précaires à travers une société soi-disant en réseau -, évidemment la loyauté, on s'arrange quitte à le payer d'une manière ou d'autre – certains payent en psychotropes ou en faisant payer dans d'autres sphères à d'autres gens etc. – soit en organisant une résistance, c'est-à-dire progressivement en donnant le change. Résister c'est d'abord donner le change, c'est-à-dire faire semblant. Il est très difficile de résister si vous ne faites pas semblant.

Question posée par Anne Bertrand : Est-ce que résister et ne pas donner prise, c'est la même chose ?

Cela tend à se confondre, en tout cas pour moi c'est lié. Je ne dirai pas que ce sont des expressions synonymes. C'est ce que décrit Liora Israël à propos de certains magistrats qui parvinrent à faire libérer des résistants en utilisant à fond l'état du droit, de façon à ce que le type qui contrôle les décisions ne trouve rien à dire. C'est utiliser de l'intérieur, sans être vu, les ressources du système sans adhérer à ses valeurs et pour servir une cause qui va au contraire contre le système. Il y a beaucoup de ruse évidemment – je renvoie à la métis de Détéienne et Vernant, qui est un très beau texte à lire là-dessus, c'est le b-a-ba du résistant. Toujours déployer des prises parallèles, qui ne servent à rien en apparence, et qui permettront de sortir d'une situation lorsqu'on peut y être enfermé. Alors la ruse évidemment, après coup n'est pas forcément mise en avant si la cause a réussi. Car l'acte de résistance emploie les mêmes procédés que l'acte délinquant. Je vous rappelle Mesrine qui, sachant qu'il allait finir par se faire coincer à un moment donné, va faire un casse dans une poste de province, un truc tout à fait ridicule, pour 500 francs, il s'en fout, ce qui compte c'est qu'il soit reconnu et qu'on sache qu'il a fait ce truc là, parallèlement il planque des armes dans les toilettes d'un tribunal, bon à l'époque c'était jouable, et la première chose qu'il fait lorsqu'il est arrêté, c'est avouer ce casse-là. Il doit donc être jugé dans ce tribunal. Il simule des problèmes intestinaux pendant 15 jours, de sorte qu'il a besoin d'aller aux toilettes tout le temps, là quand même le gendarme qui l'accompagne détache les menottes, et il a tellement donné confiance que le jour J il ressort des toilettes avec un pétard – même au cinéma, ça paraîtrait trop gros ! C'est vraiment se construire d'avance une boîte à outils multi-prises. Donc la résistance, c'est inventif. Cette inventivité peut-être complètement immorale. Je l'ai montré à propos des tactiques des groupes d'insurgés en Irak. La résistance n'est pas en soi « morale » - au sens en tout cas des catégories universelles de la morale telles que les brandit la philosophie

occidentale. On peut adopter la posture du « résistant » dans des configurations qui rendent les actes tout à fait dénonçables. Comme pour les faussaires, c'est un procédé assez général qu'il s'agit de décrire.

Une nécessaire mise à distance de la théorie de la reconnaissance

Je voudrais pour finir revenir sur Axel Honneth. C'est un des penseurs allemands montant des dix dernières années, à la suite de Habermas. Plusieurs ouvrages ont pas mal défrayé la chronique : La lutte pour la reconnaissance, qui est le plus connu, et récemment en français un recueil de textes intitulé La société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique. Il a mis en place la notion de reconnaissance à partir de la relecture de Hegel et de toute la tradition en sciences sociales, et surtout celle qui passe par Mead. Selon lui, il faut relancer la théorie critique mais sur un fondement positif pour éviter les dérives marxo-etc – tout ceci ne se comprend qu'en lien avec l'histoire de l'école de Francfort. Et l'idée c'est que les humains ont un besoin fondamental de reconnaissance mutuelle, ce qui expliquerait le succès des paradigmes de type interactionnistes, et cela permettrait de disposer d'une ontologie sociale sous-jacente, plus fondamentale que l'intercompréhension de Habermas puisque le résultat fondamental de la discussion n'est pas l'accord ou le consensus mais le fait que l'on ait pu discuter. La notion de « reconnaissance » prend toute une série d'aspects dans son développement social, notamment au fil des revendications, et de fait donne lieu à des formes d'institutionnalisation ou de routinisation qui ont accru les doutes sur son « potentiel critique ». Je cite :

« À mesure que le concept de « reconnaissance » devenait, au cours des deux dernières décennies, le noyau normatif d'une multitude de luttes politiques émancipatoires, les doutes quant à son potentiel critique se sont accrus. Ce scepticisme théorique a incontestablement été renforcé par le fait que nous vivons dans une culture affirmative dans laquelle la reconnaissance manifestée publiquement présente bien souvent des traits purement rhétoriques et ne possède qu'un caractère succédané. Le fait d'être officiellement couvert d'éloges pour certaines qualités ou certaines compétences semble être devenu un instrument de politique symbolique, dont la fonction sous-jacente est d'intégrer des individus ou des groupes sociaux dans l'ordre social dominant en leur offrant une image positive d'eux-mêmes. Bien loin de contribuer à l'amélioration durable de l'autonomie des membres de notre société, la reconnaissance sociale semble apparemment servir à la production de représentations conformes au système. Par conséquent, les doutes qui se sont entre-temps manifestés quant à cette nouvelle approche débouchent sur l'idée selon laquelle les pratiques de la reconnaissance n'entraînent pas un accroissement du pouvoir des sujets sociaux mais au contraire leur assujettissement. »

(La société du mépris, p.245)

On avait eu une séance l'an passé avec Estelle Ferrarese sur le thème de l'empowerment. Honneth lui va imputer le détournement de la notion de reconnaissance à Althusser, pour lequel l'idéologie dominante fonctionne à la reconnaissance, en donnant une place fictive dans le système. C'est par là que l'on retrouve le thème de la « récupération » qui a toujours hanté les groupes critiques. On vous dit « mais venez discuter des règles, venez au comité de concertation ... je ne sais pas ... sur l'avenir de l'EHESS » par exemple ... et on va vous dire « ah c'est très important ce que vous avez dit » et « on est content, on a bien débattu ». Mais

Axel Honneth va essayer de sauver la « reconnaissance ». Il faut briser l'idée que la reconnaissance soit un facteur d'emprise idéologique. Il dit la chose suivante :

*« la reconnaissance devrait être comprise comme le caractère générique des différentes formes prises par **une attitude pratique dont l'intention première consiste en une certaine affirmation du partenaire d'interaction**. A la différence de la conception, de telles attitudes affirmatives ont clairement un caractère positif car elles permettent aux destinataires de s'identifier à leurs propres qualités et d'accéder ainsi à davantage d'autonomie »*

Cette figure de l'affirmation du partenaire de l'interaction, c'est celle qui est au fondement du débat et du débat participatif en particulier, qui suppose non seulement la symétrie sous la forme d'une égalité de traitement mais aussi la reconnaissance mutuelle des participants comme des participants légitimes. Mais du coup, il n'y a pas besoin de maintenir la notion de « reconnaissance ». Si c'est l'idée d'une réciprocité des interactants qui sauve la notion de reconnaissance, on peut la supprimer. Est-ce qu'il s'agit pour Honneth, d'une sorte de morale minimale – je fais allusion par là au texte de Michael Walzer, Morale minimale, morale maximale – comme on ne pourra jamais mettre tout le monde d'accord, est-ce qu'on peut construire un socle minimal qui engage tout le monde et qui suppose une reconnaissance de l'ensemble des protagonistes ? Voici comment Honneth s'en sort :

*« [...] la reconnaissance ne saurait s'épuiser en de simples mots ou énoncés symboliques mais [qu'] elle doit s'accompagner d'actions confirmées par des attitudes correspondantes : un acte de reconnaissance reste en quelque sorte incomplet tant qu'il ne débouche pas sur des comportements **manifestant effectivement** la valeur qu'il exprime. »(p.271)*

La modalité « se manifestant effectivement » est absolument centrale. Pourquoi ? Parce que cela suppose de la part des fameux interactants qui se reconnaissent mutuellement une capacité de perception sur la durée, par exemple pour savoir si oui ou non l'autre tient parole, si oui ou non les changements qui ont été annoncés sont réalisés. Pour sortir des moments de crise, il y a toujours des formules du type « ok ok on a déconné » ou « on va changer », « on va prendre en compte le problème » etc et puis très rapidement les personnes constatent que ça dérive de nouveau vers un système qui engendre des ratés ou des tensions. Pas mal de directions ou de gouvernements tentent de passer par l'usure. L'idée de tension est intéressante puisque c'est à la fois quelque chose qui peut être régulé, et donc un système peut tourner avec des tensions, sans exploser, sans aller jusqu'au point limite, et en même temps d'un point de vue phénoménologique, cela donne prise, cela permet aux personnes d'en rendre intelligible à d'autres le fonctionnement et donc l'attention aux points de tension prépare la critique intelligible le jour où les tensions sont insupportables. Et donc c'est bien en amont qu'il faut essayer de se placer. Je vais m'arrêter là que l'on puisse discuter. C'est un parcours un peu compliqué que je propose, mais je ne pense pas que l'on puisse comme ça remettre du « pouvoir » dans nos appareils pragmatiques sans faire un travail de fond sur ce que cela implique.

Discussion

Question de Jacques Djamant : Dans ce schéma, le pouvoir s'exerce de l'entrepreneur sur l'empris, mais quand le pouvoir s'exerce sur un groupe, dans les empris, il y a des loyaux, des résistants. Dans la mesure où l'emprise peut être invisible, dans les empris, les résistants ne sont pas empris, sinon ils ne résisteraient pas. Du coup est-ce qu'ils n'exercent pas une certaine emprise sur les empris loyaux et même sur l'entrepreneur qui n'est pas sensé se douter qu'il y a des résistants, on peut résister par la force d'inertie, par l'excès de formalisme, n'importe quoi pour gripper un peu le fonctionnement de la mécanique. Il y aurait donc exercice de l'emprise dans les deux sens ...

Tout à fait. C'est pour ça que j'ai besoin du « désentrepreneur ». En fait, ce que vous désignez par là c'est l'émergence d'un désentrepreneur qui se constitue de l'intérieur d'un dispositif et c'est une figure intéressante parce qu'elle est créatrice, c'est en tout cas beaucoup plus créateur que lorsqu'on va chercher une force qui existe déjà à l'extérieur. Cela pose le problème de la construction du rapport pouvoir / contre-pouvoir. On veut vous installer un incinérateur de déchets, vous voyez arriver un cabinet conseil, des élus, la préfecture, et vous allez chercher une ONG, mais évidemment dans ce cas là la scène d'action est complètement reconfigurée par le jeu entre les acteurs déjà constitués et vous perdez prise – du moins partiellement. Ce à quoi vous faites allusion c'est la figure où de l'intérieur d'un système de relations émerge une position nouvelle, un contre-pouvoir nouveau qui va pouvoir entreprendre de modifier le dispositif ou une partie des règles qui le régissent. Cela passe par le jeu sur quatre paramètres, c'est à la fois technique et pas totalement bouclé, donc je n'ai pas voulu le développer : il y a des justifications et des raisons (il est très difficile d'engager une activité collective quelle qu'elle soit sans échanger un minimum de raisons de faire ce qu'on fait) ; il y a des perceptions, des percepts, des façons de sentir les choses (je perçois par exemple des propensions, des comportements, des habitudes, des attitudes, etc) ; il y a des calculs (des dispositifs qui permettent par exemple d'évaluer l'efficacité, de mesurer un degré de mobilisation, de se situer dans un espace relationnel) ; et il y a des forces, au sens physique et matériel du terme. Et tout le problème de l'action collective, c'est de faire fonctionner ces 4 éléments, de les coordonner, de façon à déplacer la combinaison des liens, à changer la distribution des prises. On peut modifier un espace de calcul en faisant surgir une force, en déplaçant le seuil de perception de certains phénomènes, en introduisant de nouveaux arguments – ça fait un peu jeu à 4 couleurs. Pour prendre un exemple extrêmement général, l'enregistrement de la fonte d'un glacier produit des effets sur les modes de calcul qui entraînent des changements dans le jeu des arguments ce qui va peser à la fois sur des négociations et des rapports de force et sur des perceptions, on en regardera pas de la même manière certains phénomènes etc. C'est au fond le processus de construction d'un nouveau lieu commun. Et c'est ce que produisent les causes. Tout ça c'est assez général. Ce qu'il faut retenir c'est que modifier les prises, c'est agir sur l'ensemble de ces éléments. Une emprise fonctionne à plein, mais ça c'est du Lafontaine je n'invente rien, quand les capacités de perception sont quasiment annulées. Vous ne voyez rien, vous ne vous doutez de rien. Et donc supprimer les facultés de perception ou plutôt les rendre douteuses (« tu ne perçois pas, tu interprètes, ou tu projettes ...»), contrôler les raisons, l'espace de calcul et les forces, c'est avoir le plein pouvoir. Construire un contre-pouvoir c'est faire la même chose à l'envers mais l'hypothèse que je défends c'est que cela suppose un moment phénoménologique, de prise par

la perception, c'est-à-dire encore de voir vraiment ce dont il s'agit. Et bien sûr, conserver le pouvoir c'est brouiller la perception, détourner le temps de perception disponible. Si les ressorts de la perception sont cassés, vous n'avez aucune chance de vous en sortir.

Question de Bernard Kalaora : Cela fait plaisir de t'entendre, tu vas dire que je suis un entrepreneur en te disant ça [rires] Je voudrais revenir sur les outils que tu as proposé à partir du structuralisme, de la phénoménologie et de toute une série d'outils – tu as parlé de la justification etc. En t'écoutant je pensais à toute une série d'écrits qui sont à mettre en parallèle avec Jeanne Favret, cela correspond à peu près à la même époque... Jeanne Favret, on peut la classer dans le structuralisme d'une certaine manière, ces écrits il s'agit bien aussi d'un travail sur l'emprise, je pensais aux débuts de l'anti-psychiatrie, David Cooper, Ronald Laing, les nœuds, cette idée de nœud qui était à mi-chemin entre la psychanalyse et la dénonciation de la famille. A cela on pourrait ajouter aussi René Lourau, chez qui on trouvait des formulations sur l'emprise qu'il s'agissait de dévoiler à travers l'analyse institutionnelle, il s'agissait précisément de s'appuyer sur des choses qui n'étaient pas visibles pour les rendre visibles. Evidemment Felix Guattari également ... Quand tu racontais tes enquêtes qui ont duré 4 ans etc, j'avais été à Laborde et je pensais aussi à Guattari, ses matériaux ce n'était pas les paranoïaques mais les schizophrènes, et je me suis toujours demandé si l'anti-Œdipe c'était lui qui l'avait écrit ou si c'était le produit de l'ensemble des relations qu'il avait eues par la parole avec ses malades qui théorisaient l'anti-œdipe eux-mêmes ... là effectivement on ne savait plus qui était emprisé, malade ... bref, de tous ces courants qui sont proche de l'objet emprise, tu n'as pas parlé.

C'est très juste. J'ai regardé évidemment dans cette direction, l'anti-psychiatrie, le double-bind. Le double-bind est une des notions qui a eu le plus de succès et qui est passée dans le sens commun. Etre pris dans un double-bind c'est aujourd'hui une formule extrêmement banale et quand elle est utilisée, c'est un indice parmi d'autres qu'il se passe quelque chose dans un système qui peut craquer, faire mal. « On me demande ça et le contraire », par exemple, un système d'injonctions contradictoires. Par exemple, vendre toujours plus de formations en défendant l'image du service public, tous les jours, avec des gens qui disent « alors c'est gratuit », « ah non non », « comment ça, c'est payant ? »... bon ce sont des tensions bien connues... Donc remonter à l'histoire des catégories critiques de la psy... ce qu'il faudrait, c'est comme Daniel Cefaï l'a fait pour l'Ecole de Chicago, le behaviorisme, l'écologie urbaine, la naissance de l'interactionnisme, etc, c'est regarder comment dans le fondement des sciences sociales puis dans tout ce qui a été charrié dans les années 60-70 s'est maintenu un désir d'avoir un regard critique sur les sources du pouvoir et la façon dont même les sciences sociales sont utilisées, visant l'intégration de gens pas forcément pour leur bien même si ça s'énonce toujours sous la forme « c'est pour ton bien », là c'est Cooper Alice. C'est beaucoup sur l'enfant, l'enjeu c'est déprendre de la famille et contrer le système éducatif dominant. On voit bien aujourd'hui qu'en la matière les injonctions paradoxales sont à leur maximum de tension, et c'est au cœur des polémiques. Lourau effectivement, il faudra que je le reprenne car j'ai lu ça il y a très longtemps. Mais Jeanne Favret-Saada fournit quand même un bel outillage à travers la manière dont elle décrit la dynamique des crises de sorcellerie, à un jeu de langage près. Je préfère parler d'entrepreneur/désempreneur que d'ensorceleur/désensorceleur. L'entrepreneur, c'est une fonction d'emprise, une place dans un système de pouvoir que peut prendre n'importe quelle entité, exactement comme le lanceur d'alerte. C'est à ce titre que ça reste pragmatique. A un moment donné pour saisir un processus de déplacement, d'entrée en crise ou de reconfiguration, cette notion va fonctionner. Si on se met à faire une statistique des entrepreneurs c'est très étrange. C'est aussi pour ça que je suis très critique sur le « harcèlement moral », car ça fige les catégories. On

part de l'idée qu'il y a des harceleurs, qui pre-existent à l'acte de harcèlement. C'est toute la difficulté liée à la réification des catégories qui jouent un rôle dans l'énonciation de relations de pouvoir. Le problème est là : comment ne pas fournir une catégorie qui va être interprétée de manière essentialiste. On l'a fait avec « lanceur d'alerte », pour créer une place entre les « capteurs » et les « prophètes de malheur » : le problème c'est de lancer un signal d'alerte, appelons ceux qui le font des lanceurs d'alerte. Mais ça n'a pas de sens en dehors du processus ou de la série d'épreuves. Or aujourd'hui vous avez Corinne Lepage qui fait un rapport sous l'effet du travail politique mené notamment par André Cicollela en demandant que soient protégés les lanceurs d'alerte à travers un statut. Alors là je dis : » mais ça ne peut pas être un statut », et Marie-Angèle Hermitte dit « mais si il faut une protection juridique et donc un statut » ; alors je réponds « dans ce cas là on protège tout le monde et on redéveloppe le droit du travail ! » puisque l'enjeu c'est de défendre les lanceurs d'alerte lorsqu'ils sont sous pression, par exemple d'une entreprise, de leur organisation, etc, on l'a vu avec Vélot sur les OGM, tous les cas où on risque sa carrière simplement parce qu'on a dit un truc qui déplaisait à un moment donné. Fixer la catégorie du système de places évolutives et la réifier, c'est la sortir de la dynamique de la crise. Je pense que le pouvoir décrit de manière totalement refroidi cela relève du droit constitutionnel, pas de la sociologie. Ou alors une sociologie comme celle de Bourdieu : il a tendance à ramener la question du pouvoir aux formes de capital, c'est-à-dire des stocks de ressources auxquels on a un accès privilégié. Or ce que montrent les cas, c'est que le bon entrepreneur c'est celui qui sait utiliser les ressources de l'autre et qui n'y a pas forcément accès, c'est précisément parce qu'il ne les a pas que cette dynamique se met en marche. On peut tout réduire à une forme d'opportunisme basique mais par exemple ce qui intéresse Paul c'est de pouvoir utiliser l'appartement du XVIème arrondissement du copain de Pierre et de dire si ça résiste « tu ne prêtes pas ton appartement toi ? Tu es égoïste » ; ce n'est pas « je suis un pauvre fils de machin de province versus il est né à Neuilly ... » La réification produit, on le sait de sacrés effets, car ça fournit aux acteurs des cartes mentales extrêmement robustes, il y a les riches et les pauvres, et Bourdieu ajoute l'opposition entre culturel et économique, etc, ce qui servait aussi à régler des comptes avec le milieu intellectuel. Reprenez Homo academicus, tous ces textes là. Homo academicus se présente comme une révélation scientifique des mécanismes d'emprise du milieu universitaire. Il écrit lui-même « un livre à brûler ? », il est tellement dans la maîtrise qu'il doit lui-même décider si on doit brûler son livre... « être dans la maîtrise » voilà encore une formule qui vient de la critique des années 70 ...

Question d'un participant : Au cours de l'exposé, j'ai eu l'impression que l'entrepreneur est toujours en haut, un maître, une institution, un méchant [rire]. Est-ce qu'on ne peut pas penser à des cas où ce n'est pas hiérarchique, mais c'est plat, il y a réciprocité et une lutte pour l'emprise, c'est dynamique et ça passe par l'un par l'autre etc ?

Dans ce cas la notion d'emprise perd son assise et on ne l'utilisera pas. Ce qui m'intéresse ici c'est une certaine structuration des relations, pas complètement objectivée ou formalisée, et qui empêche la symétrie, avec des perdants, c'est-à-dire le risque d'être éjecté, de subir une exclusion ou une marginalisation, ou encore le risque de perte de capacité créatrice – le cas des chercheurs et des artistes surgit très souvent, puisqu'ils se font littéralement siphonnés par d'autres acteurs, institutions ou marchés. Je me souviens du cas d'un peintre qui avait eu une idée, avait fait quelques toiles exploratoires, et un jour il voit une exposition à Beaubourg qui déploie complètement son idée pour présenter l'exposition, une sorte de logo. Alors il va voir le commissaire de l'exposition et lui dit « tu es gonflé ! » et l'autre lui rétorque, en substance « tu n'es pas encore sorti de tes problèmes de reconnaissance ? » Voyez, ce genre de rapport c'est vraiment très asymétrique. Lorsqu'il y a une lutte avec des groupes disposant de prises

hétérogènes, l'un contrôle les médias, l'autre le milieu intellectuel, le troisième une organisation syndicale, peu importe, là on retrouve la figure du conflit qui peut donner lieu soit à des négociations, soit à un durcissement avec extension ou contraction de la liste des acteurs, il y aura ou non déplacement des rapports de force mais la notion d'emprise ne sera pas forcément pertinente pour les acteurs, sauf pour dénoncer ceux qui n'ont pas bougé, littéralement sous emprise. En droit ancien la notion d'emprise c'est la maîtrise d'un territoire. Tout être qui va chercher à entrer dans le pré-carré, c'est une métaphore, le dispositif, l'institution, va subir les effets de l'emprise, et c'est très dur et violent de déplacer les forces. Par exemple, lors d'une réunion publique sur le nucléaire, j'ai posé une question et comme il fallait nécessairement être « anti » j'ai eu droit à un levier de bouclier du genre « lui c'est les RG », ce qui est absurde car un membre des RG ne la ramène pas par définition, mais on voyait se déployer là l'emprise d'un groupe sur une arène de débat. Incarner ne serait-ce que fictivement la position de l'adversaire demande un travail subtil et long, sans quoi c'est immédiatement rejeté. C'est ce que décrit l'expression « se faire sortir ». Certes, on est ici quasiment dans le modèle de la secte, mais c'est vrai de n'importe quel groupe qui a rendu tacites ou invisibles les bases de l'adhésion à ce qu'il fait et ce qu'il dit. L'entrepreneur n'est pas nécessairement un individu, cela peut être toute sorte d'agence ou d'instance. Est-ce que Bill Gates domine encore Microsoft ? C'est le fameux « qui gouverne ? » Ce n'est jamais simple et on ne peut pas juger comme ça, même si dans les débats, les forums, la caricature ou la simplification l'emporte. D'où l'importance d'une sociologie capable de dire : « attention ! Quand on attribue des positions de pouvoir, il faut bien expliciter le système des places dans lequel opèrent les acteurs et le type d'évolutions qu'il traverse »

Question d'un participant : Il y avait 4 types d'emprise et j'en ai vu qu'une mais ce n'est pas grave. J'ai trouvé que les ressorts ... il manquait la dimension du temps, quelque chose comme... où est la promesse par exemple dans le système des ressorts ? Ils sont tous plutôt orientés vers le passé. Et pour prendre l'exemple d'Eichmann, à mon avis il ne rentre pas bien dans votre schéma car sa loyauté n'était pas liée à un débordement, à mon avis il n'entre pas bien dans votre schéma à 4 cases. Et l'autre chose, c'est que je m'intéresse à la formation des agents de service public dans les quartiers difficiles, une des mes questions c'est comment un policier se transforme en redoutable membre du FN en moins d'un an, et je me dis qu'il y a un système d'emprise mais qui m'a l'air vachement compliqué et à partir de ce modèle je suis disons un peu limité ...

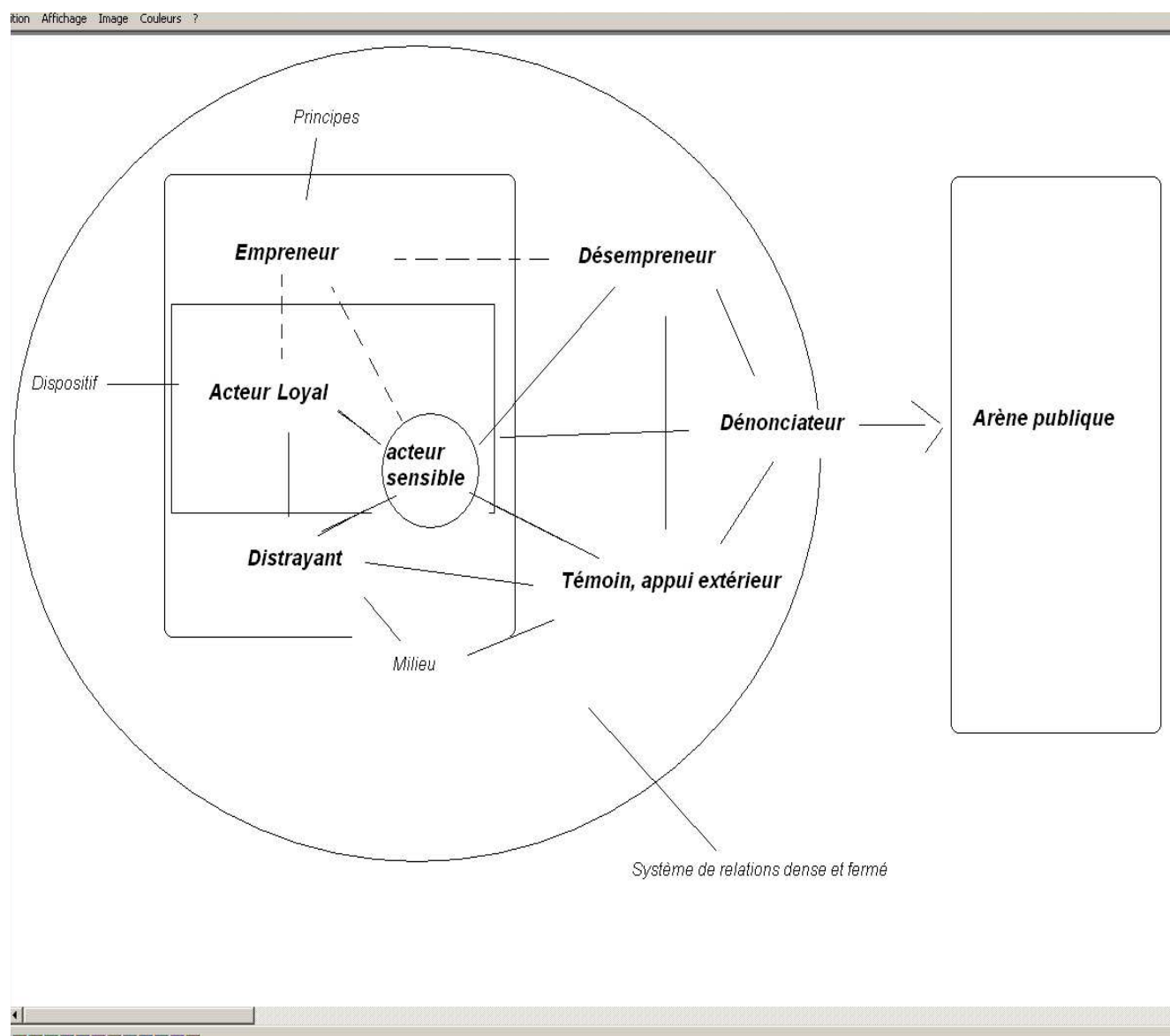
Là ce que j'ai essayé de présenter c'est un premier cadre théorique qui permet de contrebalancer quelque peu l'irénisme de la sociologie des controverses et des débats publics, qui se donnent a priori des acteurs de bonne foi qui viennent débattre de leurs arguments. On sait bien que cela ne suffit pas. Le cadre proposé c'est une façon d'attaquer les problèmes mais certainement pas une solution préfabriquée pour tous les cas de figure. J'ai développé dans le texte de 2006 un certain nombre de cas qui me paraissent illustratifs. Il est vrai qu'il y a une petite opération visant à déranger la trajectoire bienheureuse du nouvel esprit du capitalisme, je trouve que la critique de cet ouvrage n'a pas été poussée jusqu'au bout, ce qui n'est pas sain, car il y a énormément de problèmes dans cette architecture théorique, et donc c'est une façon de dire « regardons ce qu'il en est du rapport à la morale dans le nouvel esprit aujourd'hui », et on voit que l'exigence morale est essentiellement instrumentalisée pour tenir les gens. Donc la promesse, je ne dirai pas qu'elle n'engage que ceux qui y croient selon la célèbre formule chiraquienne, mais c'est une manière de se lier les autres. J'ai beaucoup utilisé un petit opuscule, assez mystérieux d'ailleurs, je suis preneur s'il y a des érudits qui peuvent me raconter l'histoire de ce bouquin de Giordano Bruno sur les liens, dans lequel il y

a une théorie du lieu, des différentes manières de lier, texte qui préfigure pas mal la métis des grecs de Détiene et Vernant. La promesse est une façon de lier. L'entrepreneur est souvent très passif dans ce processus, c'est un centre d'accumulation de ce que les autres lui promettent, et il n'a pas tellement besoin d'en faire beaucoup. Par contre dans certaines phases, on va lui attribuer le résultat d'une foule d'actions, attribution qui vient sa façon de lier les micropouvoirs. L'accumulation des liens va être telle qu'à un moment donné, même si c'est pour faire vite, on dira que ça vient de lui ou qu'il en est l'auteur. Notez que pour l'instant je maintiens à distance que la « théorie du complot ». Je n'ai pas parlé d'intentionnalité pour l'instant. Sur les ressorts, normalement ils sont orientés passé/futur. Le besoin de reconnaissance va être tourné vers l'avenir quand il s'agit d'une émancipation mais tourné vers le passé lorsqu'il s'agit de défendre des acquis, le résultat des luttes antérieures. La compulsion de justification peut très bien porter sur le projet, comme lorsqu'on crée une épreuve de justification par le simple fait de dire « mais quel est ton projet ? » ou « as-tu des projets ? » C'est un ressort très fort que d'obliger à entrer dans une logique de projet. Qui peut répondre tranquillement : « non, aucun projet tout va bien, je contemple le monde tel qu'il est » ? Alors sur le basculement dans l'extrême ... l'adhésion à un dispositif, un projet, un programme, peut engendrer de telles tensions impossibles à contrer de l'intérieur, qu'il faut trouver un désentrepreneur, en tout cas une force extérieure qui puisse redonner du sens à tout ça et qui aide à lutter ...

L'espace relationnel de l'emprise et de la déprise

Schéma esquissé au tableau le 15 février 2008 et fixé sous forme d'image à l'occasion d'une communication à Strasbourg

« La théorie de la reconnaissance et l'anthropologie symétrique à l'épreuve réciproque de leurs points aveugles » *Journée d'études* du jeudi 29 mai 2008, organisée par Estelle Ferrarese et Florence Rudolf, chercheuses au [laboratoire "Cultures et sociétés en Europe"](#) L'université Marc Bloch.



Ce schéma Extrait d'un diaporama intitulé : "L'acteur-réseau et le pouvoir. Les ressorts de l'emprise dans un monde connexionniste".